

Les hirondelles volaient bas dans le crépuscule. De temps à autre, elles s'engouffraient sous le portique de la vieille villa aux murs de pierre épais. Avec son jardin impeccablement entretenu, celle-ci semblait avoir été dessinée au milieu du paysage vallonné des Langhe<sup>1</sup>. Un peu plus loin, les rangées de vignes de *nebbiolo* s'étiraient, chargées de raisin sombre, gorgé du soleil de tout un été. Tancredi et son frère Gianfilippo couraient, s'époumonaient, riaient aux éclats. Bruno, le jardinier, venait de terminer d'élaguer quelques massifs avec son grand sécateur. Il les regarda passer comme des flèches à deux pas de lui, puis rentra dans la maison en souriant. Le romarin fraîchement taillé embaumait l'air.

Maria, la gouvernante, déposa un pain à peine sorti du four sur la grande table en pierre qui trônait entre deux saules pleureurs, devant la maison. Son fumet appétissant se répandit et Tancredi accourut pour subtiliser un quignon.

— Tancredi ! Je t'ai déjà dit mille fois de ne pas grignoter avant le dîner ! Tu n'auras plus d'appétit tout à l'heure !

Il repartit à toutes jambes vers le jardin avec un sourire malicieux. Amusé par sa course, un jeune golden retriever jusque-là couché à l'ombre d'une chaise en fer forgé se leva et s'élança derrière lui. Ils foncèrent dans les hautes herbes, aussitôt pris en chasse par Gianfilippo.

Leur mère se précipita dehors.

---

1. Région du Piémont.

— Où allez-vous ? Nous allons bientôt passer à table !

Puis elle secoua la tête.

— Ah, tes frères..., soupira-t-elle avant de rentrer.

Elle s'était adressée à Claudine qui venait de s'asseoir à la grande table du jardin.

Dans la cuisine équipée de nombreux tiroirs et aux murs ornés de poêlons suspendus, une feuille de pâte fraîche tout juste confectionnée attendait sur l'ancienne table en bois. Un peu plus loin, le plan de travail en marbre était couvert de farine et plusieurs marmites chauffaient sur la cuisinière en fonte.

La mère donna ses instructions à la cuisinière pour le dîner, puis s'entretint avec les deux gouvernantes. Ce soir, ils avaient des invités.

Dehors, Claudine, assise bien droite, observait ses frères en train de s'amuser. Ils étaient loin à présent. Les aboiements du chien lui parvenaient. Si seulement elle avait pu courir et se salir avec eux, mais leur mère lui avait ordonné de ne pas bouger. *Moi, je suis obligée de rester à table.*

Tout à coup, cette voix.

— Claudine ?

Elle ferma les yeux.

Debout sur le seuil, immobile, austère, il observait les frêles épaules de cette enfant, son petit cou tendre qui dépassait du col brodé de sa robe, surmonté d'un nuage vaporeux de boucles brunes.

Peut-être n'avait-elle pas entendu ? Alors il fit une deuxième tentative, sur le même ton.

— Claudine ?

Cette fois, elle se tourna et ils se dévisagèrent en silence pendant un instant. Puis il tendit la main vers elle en souriant.

— Viens.

La petite fille se leva et le rejoignit. Sa main fut engloutie par celle de l'homme.

— Viens, ma puce.

Claudine s'arrêta sur le perron de la grande maison et jeta un dernier regard en arrière. Au loin, ses deux frères couraient

toujours avec le chien dans les hautes herbes. En sueur, ceux-ci s'amusaient beaucoup. Soudain, Tancredi s'arrêta net. Il aurait juré avoir entendu quelque chose, une voix, un cri, son nom peut-être. Il pivota vers la maison. Trop tard. Il n'y avait plus personne.

— **D**is donc, tu as vu cette jolie fille ?  
Tancredi sourit à Davide.

— Cette jolie femme.

Sur le terrain de tennis, Roberta frappa dans la balle. En face d'elle, Fabrizio, son mari, riposta d'un coup droit en visant la ligne. Roberta s'élança vers la balle ; alors que tout semblait perdu, elle dérapa, se jeta dessus et la réexpédia de justesse d'un magnifique revers qui mit un terme à la partie.

Le petit Mattia battit des mains.

— Gagné ! Maman est trop forte !

— Papa aussi est fort, rétorqua aussitôt Giorgia.

— Non, c'est maman la meilleure.

Ils commencèrent à se bousculer. Fabrizio intervint tout de suite.

— Du calme, vous deux.

Il prit Giorgia dans ses bras.

— C'est gentil de prendre ma défense, ma petite princesse, mais c'est vrai : maman est très forte... et cette fois, c'est elle qui a gagné.

Roberta les rejoignit, en nage. Le premier soleil de mai avait déjà hâlé ses longues jambes galbées. Elle ébouriffa les cheveux de Mattia.

— Tu as raison, mon trésor, c'est maman la meilleure !

Elle décocha un regard taquin à son mari, puis s'empara d'une bouteille de Gatorade et but longuement, les yeux fermés. Lorsqu'elle eut terminé, Fabrizio s'approcha d'elle et l'embrassa

sur la bouche. Un mélange de saveurs sucré-salé. La petite Giorgia tira sur le tee-shirt de son père.

— Dis, papa, et si tu prenais ta revanche ?

— Oui, ma princesse... La prochaine fois. Aujourd'hui, papa a trop de choses à faire.

La famille De Luca s'achemina vers la sortie du terrain : le père, la mère et leurs deux enfants, un garçon d'environ huit ans et une fille un peu plus jeune. Ils s'éloignèrent, presque blottis les uns contre les autres. Bien sûr, ils ne purent passer la porte grillagée ensemble ; les enfants passèrent d'abord, puis Fabrizio et enfin Roberta, qui se retourna au dernier moment.

Son regard croisa celui de Tancredi et elle entrouvrit brièvement les lèvres, peut-être pour pousser un soupir. Elle semblait songeuse, voire contrariée, ou du moins dans l'expectative. Cela ne dura qu'une fraction de seconde. Ensuite elle rattrapa sa fille.

— Allez, vite. Maman doit prendre une douche.

Bientôt, la famille parfaite disparut à l'intérieur du bâtiment.

Tancredi observa la scène jusqu'au bout. Allait-elle se retourner une dernière fois ? Davide interrompit le fil de ses pensées.

— Ça alors ! Tu as vu le regard qu'elle t'a jeté ?

— Un regard de femme.

— Oui, mais de femme folle de désir. Ce n'est pas possible, qu'est-ce que tu leur fais ?

Tancredi sourit.

— Rien. Ou alors tout. C'est peut-être ça qui leur plait : je suis imprévisible. Regarde...

Il sortit son téléphone.

— J'ai réussi à obtenir son numéro et j'ai commencé par un message. Je lui ai envoyé ça en faisant semblant de m'être trompé de destinataire : « Je pourrais te contempler des millions de fois sans jamais te connaître par cœur. »

— Et ensuite ?

— Rien. J'ai attendu tout l'après-midi, persuadé que j'allais finir par recevoir une réponse qui lui ressemble.

— C'est-à-dire ?

— Simple et polie. Quand elle a découvert mon message, une partie d'elle a sûrement eu envie de répondre poliment et l'autre devait avoir peur de faire une bêtise.

— Et pour finir ?

— Elle m'a écrit : « Je crois que vous vous êtes trompé de numéro. » Alors j'ai embrayé avec : « Et si c'était la chance qui m'avait poussé à commettre cette erreur ? Et si c'était un coup du hasard ? » J'ai eu l'impression de l'entendre rire.

— Pourquoi ?

— Parce que c'était le bon moment. Toutes les femmes, même les plus épanouies, avec de beaux enfants, une famille heureuse et un métier gratifiant, finissent par se sentir seules un jour ou l'autre. Et ce jour-là, elles se souviennent d'avoir ri. Et surtout de celui qui les a fait rire.

Davide prit le téléphone des mains de Tancredi. Ils avaient continué à s'écrire. Il lut leurs échanges ; les semaines défilèrent sous ses yeux.

Tancredi sourit.

— Pour elle, tu deviens une habitude, tu commences à faire partie de sa vie. Chaque jour un petit mot, une gentille attention, sans aucun sous-entendu... Puis, sans crier gare, tu t'arrêtes, continua-t-il, tout à coup très sérieux. Plus rien pendant deux jours, pas le moindre message. Et là, elle s'aperçoit que tu lui manques, que tu es devenu une sorte de rendez-vous fixe, un petit moment tant attendu, un sourire quotidien. Au bout d'un certain temps, tu reprends contact, tu t'excuses, tu prétextes un problème quelconque et tu lui poses une question très simple : « Je t'ai manqué ? » Quelle que soit sa réaction, votre relation a changé.

— Et si elle ne répond pas ?

— Le silence est une forme de réponse. Ça veut dire qu'elle a peur. Et si elle a peur, c'est parce qu'elle sait qu'elle risque de succomber. Dans ce cas, tu peux te mouiller un peu plus et avancer ton pion avec un : « Toi, tu m'as manqué. »

Il lui montra un autre message, puis un autre et encore un autre. Jusqu'au dernier : « Je veux te rencontrer. »

— Mais celui-là date d'il y a dix jours. Que s'est-il passé ensuite ?

— Nous nous sommes rencontrés.

Davide le dévisagea.

— Et... ?

— Et tu ne crois quand même pas que je vais te raconter où, quand, comment ? Je voulais juste te faire comprendre que les apparences sont parfois trompeuses. Cette famille, tu l'as vue comme moi. Ils ont l'air heureux, ils ont deux enfants magnifiques, il ne leur manque rien. Pourtant, d'une seconde à l'autre... pouf ! Tout peut s'envoler. Ainsi va la vie.

Tancredi lui montra quelques photos sur son téléphone. Cette femme, Roberta, nue, à peine coiffée d'un chapeau, en train de se caresser les seins. Sur d'autres clichés plus coquins, on la voit rire aux éclats.

— Quand une femme a franchi cette limite, elle n'a plus honte de rien, elle se laisse aller sans retenue, elle est éprise de liberté.

Davide réfléchit longuement avant de répondre.

— En tout cas, je suis bien content que tu n'aies jamais eu envie de ma femme..., finit-il par déclarer d'un ton un peu dur, hésitant entre la plaisanterie et le sérieux. Enfin, il est possible que ça te soit arrivé, mais j'ai de la chance : tu n'es pas du tout le genre de Sara.

Tancredi se leva. Décidément, les apparences étaient si trompeuses. Encore une preuve s'il en fallait.

— C'est vrai. Allez, viens. Allons déjeuner, lança-t-il en s'éloignant.

Ils s'avancèrent dans le grand jardin du très sélect cercle *Antico Tiro a Volo*. Le nord de Rome s'étendait devant eux avec, sur la droite, le quartier Parioli et le long viaduc du *corso di Francia* qui rejoignait au loin la *via Flaminia*. La vue dégagée laissait même entrevoir les montagnes à l'horizon.

Au bord de la piscine, quelques tables étaient installées sur un gazon à l'anglaise. Une brise légère remuait le bord en toile des parasols et rafraîchissait les membres qui déjeunaient déjà.

Tancredi et Davide s'installèrent. Quelques instants plus tard, la famille parfaite arriva à son tour et prit place autour d'une autre table. Giorgia et Mattia n'arrêtaient pas de se chamailler.

— Eh ! Arrête de voler dans mon assiette !

— C'est pas la tienne ! Ça vient du buffet, donc tout le monde peut se servir.

Mattia chipa une olive sous le nez de sa sœur et la fourra dans sa bouche. Giorgia lui donna une tape sur l'épaule.

— Ça ne compte pas !

— Vous avez bientôt fini de vous disputer ? les gronda leur mère.

Mais le petit garçon s'entêta, volant cette fois un morceau de mozzarella. Un filet de lait frais coula sur son menton tandis qu'il mâchait.

— Mattia, mange proprement !

Roberta s'empara d'une serviette et épongea vivement la rigole de lait avant qu'elle n'atterrisse sur le tee-shirt. Puis, son regard de mère se transforma et se perdit entre les tables, jusqu'à ce qu'il croise celui de Tancredi. Il lui adressa un sourire amusé. Roberta rougit, se remémorant sûrement une scène peu chaste, puis reprit son rôle de maman.

— Si vous n'arrêtez pas de vous disputer tout de suite, c'est terminé, je ne vous emmènerai plus au cercle.

Un serveur s'approcha de la table de Tancredi et Davide.

— Bonjour, messieurs. Vous avez choisi ?

— Qu'est-ce qui te tente ?

— J'hésite à prendre une entrée...

— Ils font d'excellents *paccheri* à la tomate et à la mozzarella, suggéra Tancredi, sûr de lui.

— D'accord, va pour les *paccheri* alors.

— Et pour moi, une salade de calamars. Pourriez-vous aussi nous apporter un vin blanc bien frais ? Un chablis grand cru Les Clos de 2005, s'il vous plaît.

Le serveur s'éloigna.

— Pour suivre, nous pourrions opter pour le poulpe grillé ou un beau filet de bar poché. Le poisson est très frais ici.

Tandis qu'ils attendaient leur commande, Tancredi se tourna vers le bâtiment principal du cercle. Cheveux courts, complet léger, Gregorio Savini était là, devant la porte d'entrée, l'esprit en apparence distrait. Ses yeux noirs impénétrables suivaient les gens sans en avoir l'air, captant tout et rien à la fois, à l'affût du moindre mouvement.

— Il ne te lâche jamais d'une semelle, hein ?

Tancredi versa un peu d'eau dans le verre de Davide.

— Jamais.

— Il connaît ta famille par cœur. Il y est depuis longtemps.

— Oui. J'étais tout petit quand il est arrivé ; pour moi, c'est comme s'il avait toujours été là.

Le serveur leur apporta leur bouteille de vin, puis repartit.

— C'est pratique d'avoir quelqu'un comme ça à son service. Par contre, il sait tout sur tout, tu ne dois avoir aucun secret pour lui.

Tancredi but une gorgée d'eau, le regard perdu au loin.

— Oui. Impossible de lui cacher quoi que ce soit.

Davide sourit, amusé.

— Il est aussi au courant pour cette Roberta ?

— C'est lui qui m'a déniché son numéro et qui m'a fourni tous les renseignements nécessaires sur elle.

— Tu es sérieux ?

— Bien sûr. C'est lui qui m'informe de tout. Les bijoux que porte une femme, les fleurs qu'elle préfère, les cercles qu'elle fréquente... Sans lui, je ne réussirais jamais à faire tout ce que je fais en si peu de temps.

— Et pour entrer dans ce cercle-ci, qu'as-tu dû faire ?

— Rien de plus simple. J'ai découvert qu'ils avaient quelques dettes et je les ai toutes épongées en rachetant des parts.

À cet instant, le serveur apparut sur le seuil de la porte. Il balaya l'assistance du regard, puis repéra la personne qu'il cherchait et traversa la pelouse à petits pas pressés, slalomant entre les tables.

— Ah ! Observe bien. Voilà une scène qu'il ne faut surtout pas rater, déclara Tancredi.

Ne comprenant pas à quoi il faisait allusion, son ami l'interrogea du regard. Le serveur s'arrêta à la table de la famille De Luca.

— Excusez-moi...

Fabrizio leva la tête de son assiette. Il n'avait rien demandé et n'attendait personne.

Roberta arrêta de manger, elle aussi.

— Je dois remettre ceci à madame.

Le serveur lui tendit une fleur magnifique, une orchidée sauvage moirée, emballée dans une boîte et une feuille de cellophane. Une petite carte l'accompagnait.

— Et ceci est pour vous, monsieur De Luca.

Fabrizio prit l'enveloppe qu'on lui présentait. Il la tourna dans tous les sens, curieux. Elle ne portait aucune indication. De son côté, Roberta ouvrit le petit billet.

*Est-ce que tu m'aimes vraiment ?*

Aussitôt elle leva la tête en direction de Tancredi qui achevait de servir le vin en la dévisageant. Il souleva son verre comme pour porter un toast et y goûta. Température parfaite.

— Ce chablis est délicieux.

À l'autre table, Fabrizio De Luca devint blême. Il venait de décacheter l'enveloppe et n'en croyait pas ses yeux. Des photos qui ne laissaient pas de place au moindre doute. Son épouse, Roberta, dans les bras d'un autre homme et dans les positions les plus passionnées, pour ne pas dire violentes. Le pendentif qu'il lui avait offert pour leurs dix ans de mariage apparaissait, bien en évidence, comme pour prouver que ces clichés étaient récents. Il lui avait fait cadeau de ce bijou un mois plus tôt, ces scènes avaient donc eu lieu ces dernières semaines.

Fabrizio De Luca montra les photos à sa femme et, sans lui laisser le temps de se remettre de la surprise, la gifla violemment. Roberta tomba de sa chaise. Giorgia et Mattia se figèrent, muets. Puis Giorgia se mit à pleurer. Mattia, plus solide, resta interdit.

— Maman... Maman...

Il était désespéré. Ensemble, les deux enfants aidèrent leur mère à se relever. Fabrizio De Luca saisit quelques-unes des photos ; elles seraient sûrement très utiles à ses avocats pour la procédure de divorce. Ensuite, il s'en alla sous le regard stupéfait des autres membres du cercle.

Roberta tenta de consoler Giorgia.

— C'est tout, ma chérie, ce n'est rien...

— Mais pourquoi papa a fait ça ? Pourquoi il t'a frappée ?

À cet instant, l'une des photos tomba de la table. Giorgia la ramassa.

— Maman... mais c'est toi, cette dame !

Roberta lui confisqua le cliché honteux et, le visage ruisse-  
lant de larmes, l'enfonça dans la poche arrière de son jean. Puis elle prit Giorgia dans ses bras, Mattia par la main et se mit en marche. Tous les regards étaient braqués sur elle. Sa joue portait la trace rouge des cinq doigts de son mari. Elle s'arrêta à hauteur de la table de Tancredi.

Davide ne savait pas où se mettre. Roberta resta debout devant eux, en silence. Les larmes continuaient à couler sans qu'elle puisse les retenir.

Mattia ne comprenait pas, il la tira par le bras.

— Maman, pourquoi tu pleures ? Pourquoi vous vous êtes disputés, avec papa ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas, mon cœur.

Puis elle toisa Tancredi.

— C'est à toi de me le dire.

Tancredi prit son verre, but une gorgée de vin, se tamponna les lèvres avec sa serviette et la reposa lentement sur ses genoux.

— Tu étais en train de te lasser du bonheur. Maintenant, quand tu le retrouveras, tu sauras l'apprécier à sa juste valeur.

— Tu es là, mon chéri ?

Au moment où Sofia prononça ces mots, son cœur se serra. Bien sûr qu'il était là, où aurait-il bien pu aller ? Et surtout : comment aurait-il fait ? L'écho d'un coup de frein retentit dans son esprit, suivi d'un choc violent, du verre qui explose en mille morceaux, de la tôle qui se froisse ; une fois de plus, la séquence se rejouait au ralenti.

Elle posa le sac des courses sur la table et s'essuya le front. Elle était en nage. Les mains sur les hanches, elle regarda autour d'elle. Quelle triste cuisine, avec ses verres usés, sa fenêtre vétuste. Elle croisa son reflet dans le miroir et faillit ne pas se reconnaître. Traits tirés, cheveux défaits, mais surtout regard éteint. Voilà ce qui lui manquait : la lumière. En réalité, sa beauté, celle qu'on lui avait tant vantée comme étant sa seule qualité, et qui l'avait parfois franchement ennuyée, était toujours bien présente. Sofia était juste fatiguée. Elle arrangea un peu ses cheveux, posa sa veste sur une chaise et commença à ranger les courses. D'abord, le lait au frigo. Depuis son plus jeune âge, sa beauté l'encombrait, elle aurait préféré qu'on la remarque uniquement pour sa grande passion, son incroyable talent, ce don qu'elle avait reçu toute petite : son amour pour la musique. Le piano était sa seule raison de vivre. Les notes emplissaient ses pensées. À l'âge de six ans, alors qu'elle prenait ses premières leçons, elle avait choisi quelques morceaux classiques et avait demandé l'autorisation d'emporter les partitions chez elle. Elle les avait réarrangées

et interprétées à sa façon, se les appropriant pour en faire la bande sonore de sa vie. Quoi qu'elle fasse, qu'elle soit à la balançoire, en train de courir, de se jeter dans la mer, d'admirer le coucher de soleil, elle avait toujours des notes et des accords en tête. Chaque instant de sa vie s'accompagnait du morceau de musique qui lui correspondait le mieux.

Sofia était ainsi faite. Un jour, elle avait décidé qu'*Après une lecture de Dante* de Franz Liszt serait son hymne à l'amour.

Elle ne le jouerait que pour l'homme de sa vie, celui qui saurait la rendre heureuse, et amoureuse. Hélas, elle n'avait rien vu venir. Jusqu'à ce qu'elle croise le chemin d'Andrea, architecte et joueur de rugby. Le corps et l'esprit. Exactement comme elle. Passion et rationalité. Ils s'étaient rencontrés lors d'une soirée et avaient commencé à sortir ensemble. Pour la première fois, elle avait réussi à se laisser aller et c'était arrivé. Elle était tombée amoureuse. Elle allait enfin pouvoir jouer son hymne à l'amour. Au cours des jours précédents, elle avait beaucoup répété pour que ce soit parfait, exactement comme elle le voulait, comme elle entendait le jouer pour lui, juste pour lui, pour son Andrea. Et puis, le fameux soir, elle s'était sentie prête. Si seulement ce n'était pas arrivé...

\* \* \*

Au moment où elle rentrait, elle entendit le téléphone sonner. Elle claqua la porte, posa son sac et courut répondre.

— Allô ?

— Ah enfin ! Mais où étais-tu ?

— Au conservatoire. Je rentre à l'instant.

— D'accord, ma chérie. Alors, je t'ai pris une pizza tomates mozzarella...

— Mais je t'avais dit uniquement des tomates, des tomates et rien d'autre !

— Pourquoi es-tu si agressive ?

— Parce que tu ne m'écoutes jamais !

— Ça va, ce n'est pas la fin du monde. Le temps que j'arrive,

la mozzarella sera froide et tu pourras l'enlever sans difficulté. Comme ça, tu n'auras que des tomates, comme tu le voulais.

— Ce n'est pas la pizza, le problème. C'est que tu ne m'écoutes jamais ! Tu comprends ça ?

— J'ai compris... Allez, j'arrive.

— Je ne t'ouvrirai pas !

— Pas même si je fais demi-tour et que je te rapporte une pizza avec tomates et mozzarella ?

— Uniquement tomates !

— Mais oui... J'ai pigé, c'était pour rire !

— C'est ça, tu ne m'écoutes jamais et en plus, tu me traites toujours comme une débile mentale !

— Dis donc, quand tu as décidé que tu voulais la bagarre et que tu t'y mets, pas moyen d'y couper avec toi, hein... ?

— J'ai l'impression d'entendre ma mère ! C'est exactement pour ça que je suis partie de chez mes parents dès que j'ai eu dix-huit ans... Et voilà que je me retrouve avec un homme qui ne m'écoute pas et qui se fout de moi.

Elle lui raccrocha au nez. Andrea rangea son téléphone dans sa veste en secouant la tête. Il démarra sa moto rageusement et accéléra. Pourquoi fallait-il toujours qu'elle trouve à redire à tout et à tout prix ? Première, deuxième.

*Pourquoi est-ce que ça vire toujours à la dispute avec elle, merde ? D'accord, j'ai oublié qu'elle ne voulait pas de mozzarella, et alors ? Elle est vraiment obligée d'en faire tout un plat ?*

Troisième, quatrième. Toujours plus vite, toujours plus en colère, il dévala la colline, rebroussant chemin vers cette fichue pizzeria. Quatre-vingts. Cent. Cent vingt. Cent quarante. À une telle vitesse, sa vision de la route s'était rétrécie, le vent et la colère l'aveuglaient presque, si bien qu'il ne remarqua pas la voiture à l'arrêt au bout de la descente, à l'angle.

La main du conducteur actionna le clignotant, une fois, deux fois, puis le véhicule déboucha de l'obscurité sans plus attendre et s'engagea dans la rue, pile au moment où Andrea arrivait à tombeau ouvert. Tout se passa très vite. C'était une

vieille dame qui était au volant de cette voiture et lorsqu'elle vit le phare d'Andrea foncer comme un éclair, elle prit peur et freina sec, s'immobilisant au beau milieu de la route. Pétrifiée, elle resta là, incapable d'avancer, de reculer ni de prendre la moindre initiative.

— Mais...

Andrea n'eut pas le temps de rétrograder ni même de freiner. Bouche bée, les yeux écarquillés, il regarda cette voiture à l'arrêt devant lui se rapprocher à une vitesse vertigineuse.

Pas le temps de crier. Il serra le guidon de toutes ses forces et ferma les yeux au dernier moment. Pas le temps de rien, pas même de prier. Seule une pensée jaillit dans son esprit : *Une pizza avec tomates, mais sans mozzarella*. Il ne l'oublierait plus. Jamais plus.

Ensuite, les ténèbres.